

Sa musique est sensible et inspirée, à l’image de ses textes. Elle nous raconte la difficulté de nous comprendre, de se dire ce qu’il faut au bon moment, de se dire je t’aime. Elle revient, en une complainte sans parole, vibrante et sensible, sur la mort d’Aylan. La musique comble les manques de la langue, révèle ce que les mots, la poésie, le chant même ne peuvent dire. Elle évoque la relation ambiguë de la muse à son peintre, du sculpteur à son modèle.

« Désir, ambiguïté », les mots résonnent et les instruments se mêlent en un corps à corps sensual, mouvement fougueux d’une danse devenu quasi tribale. Ce sont Rodin ou Renoir, tout à leur modèle, épousant les courbes d’une hanche, caressant le galbe d’un mollet, la rondeur d’un sein. Les toms se transforment alors en tambours aux rythmes lascifs et planants. Il y a là quelque chose d’extrêmement poétique.

En un même monde, plusieurs univers se déploient. La douceur aérienne d’un air d’opéra, l’atmosphère intime et présente d’une musique de chambre se mêlent à des rythmes incantatoires et frénétiques, tantôt hypnotiques, tantôt charnels. Quelque part entre le jazz, le folk et la pop, quelque chose entre Agnès Obel, Björk et Tori Amos mais, et c’est là ce qu’on a aimé, avec sa propre voix et ses propres rythmes.


Cathialine aux Trois Baudets

30 novembre 2016 à 20h